

**Québec français**



## **Le roman québécois des moeurs urbaines**

Maurice Lemire

Numéro 36, décembre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51349ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

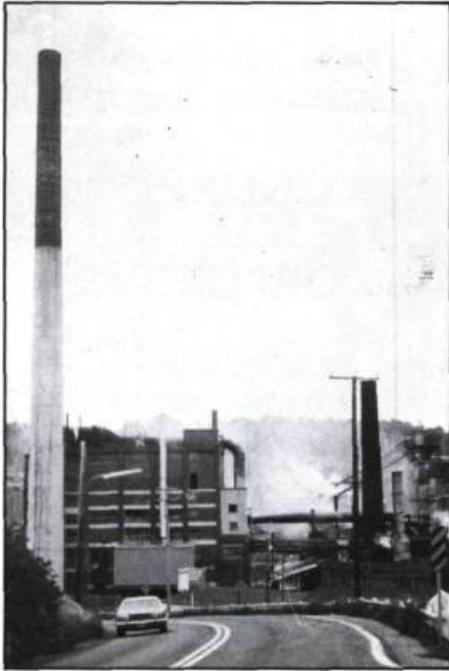
0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Lemire, M. (1979). Le roman québécois des moeurs urbaines. *Québec français*, (36), 58-59.



Dans le discours romanesque québécois l'opposition ville-campagne tient une place de choix dès les premiers écrits. À partir de *la Terre paternelle*, en passant par *Jean Rivard*, le roman de la terre élabore son discours anti-industriel en faisant ressortir les désavantages de la ville, tant au point de vue matériel que moral. À l'âge des stéréotypes, le citoyen est présenté comme un être rachitique, esclave de toutes les tentations de la ville, et en proie à des difficultés budgétaires insurmontables. Engagé sur la voie de la catastrophe, il n'a plus que le choix de revenir à la campagne ou de mourir.

### Les antécédents

Le roman de la terre toujours construit sur le schéma transgression-punition ne prétend à rien d'autre qu'à servir d'exemplum aux déserteurs éventuels de la terre. Ses auteurs ne songent même pas à observer de façon attentive le phénomène d'urbanisation qui se produit sous leurs yeux. Leur référent se trouve plutôt dans les sermons et dans les discours des agriculturistes.

Jusqu'à la guerre, la civilisation urbaine qui s'élabore au Québec est systématiquement gommée du discours, sûrement parce qu'elle contredit l'idéologie agriculturiste, mais aussi parce que les Québécois ne sont pas mûrs pour accepter leur nouvelle personnalité.

# Le roman québécois des moeurs urbaines

## La guerre 1939-1945

La guerre va opérer la maturation voulue. La mobilisation de toute la main-d'œuvre vide les campagnes et le brusque passage du chômage généralisé au plein emploi suscite l'euphorie chez des populations non habituées à l'argent, mais surtout elle change radicalement leur mode de vie. La prospérité va leur permettre de jeter un regard plus lucide sur les conditions nouvelles que leur impose la ville.

Le premier à observer lucidement le comportement des Québécois en milieu urbain c'est Roger Lemelin dans *Au pied de la pente douce* (1944). Toutefois son roman est presque un anti-roman de la ville en ce sens qu'il montre ce qu'est devenue la ville dans une civilisation qui la nie. À Québec, puisqu'il n'y a pas de noyau urbain anglophone comme à Montréal, les Canadiens français n'ont pas à s'intégrer à un milieu hostile. À la ville, unité de civilisation traditionnelle depuis l'empire romain, on a substitué la paroisse. C'est elle qui établit l'échelle des valeurs, mobilise les énergies et distribue les honneurs. Une certaine stratification sociale partage les paroissiens en Mulots et en Soyeux, selon que l'on est plus ou moins dans les bonnes grâces du curé. L'ambition se borne aux honneurs décernés par le curé Folbèche et les carrières réussies trouvent leur couronnement dans le poste de marguillier ou de distributeur de bons de messe.

Le déménagement à la ville ne signifie donc pas intégration à la ville, comme l'avaient cru naïvement les romanciers agriculturistes. À Québec, la paroisse continue à préserver les valeurs campagnardes, mais à Montréal, le problème se pose autrement. La vie urbaine s'y épanouissait plus sur le modèle londonien que sur le modèle nord-américain. Autour du noyau anglo-saxon prospère et bien organisé, gravitaient, sans pouvoir réellement s'intégrer, de jeunes hommes de profession francophones.

L'élite fortement contingentée se recrute en son propre sein. Dès le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle le problème de l'intégration à la ville se pose déjà. Dans son Rapport, Durham constate le reflux des hommes de profession vers les campagnes : « On trouve chaque village du Bas-Canada rempli de notaires et de médecins qui ont peu de clientèle pour s'occuper et qui vivent dans leurs familles ou plus exactement au milieu de la même classe » (*le Rapport de Durham*, présenté, traduit et annoté par Marcel-Pierre Hamel, p. 84). Plus tard, à l'âge de l'industrialisation, c'est au tour du petit peuple d'éprouver la même difficulté. Certes on lui offre du travail dans les manufactures, mais rien de plus. Sans instruction, sans métier, sans tradition urbaine, il transporte à la ville ses institutions campagnardes et c'est ainsi que, à Montréal, la paroisse devient aussi le centre de la vie sociale. Tant que les usines offraient du travail, ce modus vivendi peut toujours se tolérer, mais quand arrive la crise économique de 1929 le problème éclate dans toute son envergure. Ces campagnards vivant à la ville sont devenus plus qu'inutiles, encombrants. Alors apparaît leur marginalité dans toute sa vérité.

## Bonheur d'occasion

Gabrielle Roy a saisi la profondeur de cette misère :

« C'est alors que j'ai découvert la misère de ce peuple de Saint-Henri, la misère qui était l'oeuvre du chômage qui avait détruit la fibre de fierté humaine... qui avait fait des ravages dans notre peuple... La guerre paraissait comme un salut... » (Entrevue accordée à Judith Jasmin par Gabrielle Roy, Radio-Canada, Émission Premier plan, 30 janvier 1961).

Elle la transpose sous forme romanesque en utilisant une construction antithétique qui présente l'évolution parallèle de deux peuples de génération différente aux prises avec les problèmes d'inté-

gration urbaine. Le premier, d'âge mûr et natif de la campagne, reste profondément inadapté à la ville. Il mène une lutte désespérée pour garder son identité au milieu des séductions infiniment variées de la vie citadine. Aussitôt que la guerre donne à chacun le moyen de secouer sa misère, la famille se disperse. Dans la fleur de l'âge, le second peuple ne connaît la campagne qu'à travers les parents. Il sent plus profondément son inadaptation au milieu urbain et veut à tout prix s'en libérer. Mais les difficultés d'abolir le passé sont plus nombreuses que prévu: il y parvient toutefois en rompant avec la solidarité traditionnelle. Il découvre alors cette vérité brutale: seuls les individus s'intègrent à la ville, non les familles. Jean et Florentine voudraient bien rester fidèles aux valeurs traditionnelles, mais sans rater leur objectif. Ils n'hésitent donc pas à trahir dès que la guerre leur fournit l'occasion d'échapper à leur destinée de classe.

Il ne s'agit pas là d'existences uniques. Rose-Anna et Florentine sont des types à travers lesquels tout le drame d'un peuple se joue. La romancière a voulu en donner une idée en créant une foule de personnages secondaires qui ouvrent à l'imagination des perspectives nationales. Ils représentent tous les déracinés bloqués dans leur processus d'urbanisation par une société capitaliste uniquement soucieuse de production et de consommation. Parias de la société urbaine, ils le sont non seulement par leur manque d'argent, mais aussi par leur langue et leurs institutions réfractaires à une civilisation qui s'élabore en anglais.

### Le Poids du jour

La démarche de Gabrielle Roy était tout à fait originale tant et si bien que personne n'a osé qualifier *Bonheur d'occasion* de roman de conquête de la ville. Balzac avait inauguré le genre en faisant des Rastignac et des Rubempré des types qui allaient déterminer la production future. Ringuet, un fin lettré, s'appliqua à transposer en terre québécoise et à adapter, avec toutes les nuances qui s'imposent, la conquête de la ville. De sa petite ville campagnarde de Louiseville, le héros du *Poids du jour* est expulsé par tout un enchevêtrement de circonstances pour se trouver soudain confronté à la grande ville.

Robert Garneau aspire à la ville comme à un terrain de lutte digne de son ambition: «Il lui semblait avoir trouvé enfin ce qu'inconsciemment il cherchait depuis toujours: une lice à sa taille pour les combats auxquels aspirait son ambition» (*Le Poids du jour*, Montréal, Éditions Variétés, 1949, p. 123). En effet, Montréal est en train de devenir une

grande ville: «Allongeant ses rues comme des tentacules, la grande ville avait lié contact avec les essaims du voisinage, avec les anciens villages de la périphérie de la Côte-des-Neiges, Hochelaga, Saint-Henri...» (p. 228). Peu à peu la géographie sociale se dessine. Les vieilles familles anglaises, qui logent à Westmount, constituent l'objectif suprême où doivent aboutir toutes les aspirations des ambitieux, mais les chances sont limitées car certaines vieilles familles anglaises «témoignent envers la population indigène de la même curiosité protectrice que certaines Créoles de la Caroline et de la Louisiane envers les Noirs de leurs plantations» (p. 231). Les arrivistes doivent donc se rabattre sur Outremont: «[...] rue Bernard, à Outremont dans ce quartier neuf, sujet des ambitions suprêmes des boutiquiers qui ne sauraient aspirer aux splendeurs de Westmount» (p. 136). Les parvenus canadiens-français s'adonnent au golf pour faire comme les Anglais: «Ce n'était pas que le jeu de golf dit grand-chose à Garneau, mais la culotte knickerbocker, les bas à revers et la casquette de toile, avec le sac à bâtons de golf, symbolisaient pour lui le gravisement d'un échelon de plus dans son ascension» (p. 170). Dans toute autre société on se serait senti gêné ou ridicule: «Pourquoi d'ailleurs l'eussent-ils été? Tous ou presque, issus de familles mal aisées, leur travail et leur génie collectif était en train de créer autour d'eux, une société nouvelle, un Canada différent, un Montréal meilleur» (p. 171). C'est là une consolation pour Garneau de considérer que plusieurs sont partis de plus bas que lui: «Des chefs d'industrie, ces princes de la rue Saint-Jacques, plusieurs avaient commencé encore plus bas que lui» (p. 157).

Lemelin, qui avait abordé avec son personnage Denis Boucher le roman de conquête de la ville sans le savoir, prit connaissance de Balzac quelques années après son premier roman et décida de remodeler son canevas original, mais cette fois en parfait accord avec les canons balzaciens. Ce qui nous valut *Pierre le magnifique*.

### Au milieu la montagne

Pourtant après les trouvailles de Gabrielle Roy, le roman de mœurs urbaines n'allait pas rester à la remorque de Balzac. En 1952 Roger Viau publie un roman qui paraît à plusieurs une simple reprise de *Bonheur d'occasion*. Aussi le public néglige-t-il, à tort, *Au milieu la montagne*. Bien que le romancier se serve des mêmes paramètres que Gabrielle Roy pour délimiter son récit, — deux couples de génération différente, — son intrigue n'est plus polarisée par la

guerre, mais par l'ascension sociale. Gabrielle Roy avait à peine effleuré cet aspect dans son roman: Florentine invitée chez Emmanuel se trouve dans un monde supérieur qui l'impressionne. Son ambition toutefois ne la porte nullement vers des valeurs supérieures comme l'instruction, la culture ou la bienséance. Pour elle l'intégration à la ville se limite aux aspects matériels. Pour Jacqueline Malo il en va tout autrement. Jeune fille intelligente, déjà prédisposée aux chocs de la culture, elle découvre tout un monde en rencontrant Gilbert Sergent. Certes, elle est impressionnée par la maison d'Outremont, les tableaux et les meubles de style, mais bien moins que par les lectures que lui fait faire Gilbert. Avec l'amour, le jeune Outremontain lui apporte la culture et toutes les possibilités d'épanouissement dont une jeune fille intelligente peut rêver. Pour Viau, l'intégration à la ville c'est plus que le simple gagne-pain, c'est l'accession au monde de l'intelligence. Jacqueline, après avoir cédé à Gilbert, ne sera pas seulement déflorée physiquement mais surtout moralement, car elle a pris conscience que la culture était liée à l'argent.

### Alexandre Chenevert

En 1954, Gabrielle Roy va revenir au roman de mœurs urbaines avec son *Alexandre Chenevert*. Ce roman prend une valeur de monographie par rapport à *Bonheur d'occasion* qui avait la dimension d'une fresque sociale. Le cas d'Alexandre Chenevert illustre bien ce qu'est devenu le Canadien français urbanisé quelques années après la guerre. Coupé de ses racines, assailli par la publicité et les divers mass média, il ne peut retrouver son équilibre moral et physique. Comme une plante dans une atmosphère raréfiée, il s'étiole et meurt. Quand il se sait gravement atteint, Alexandre songe naturellement au remède séculaire, le retour à la campagne. Mais après quelques jours de bonheur, il sent de nouveau l'appel de la ville, son lieu maudit qui va lui ravir sa vie.

*Alexandre Chenevert* révélait un type nouveau de citadin qui s'était fait sous les yeux de tous, sans que personne ne l'ait remarqué. La réalité urbaine commençait ainsi à prendre consistance dans l'imaginaire québécois et promettait au roman des domaines nouveaux à explorer. Malheureusement le roman d'observation touchait à sa fin et allait être abandonné sans avoir livré ici toute sa richesse. Au reflet le nouveau roman a substitué l'énigme et ne nous renvoie du citadin québécois qu'une image brouillée.

Maurice LEMIRE